AccueilRevenir à l'accueilCollectionJulie, ou le Bon PèreItemJulie, ou le Bon Père, comédie en trois actes et en prose / par M. D* N**, ...

Julie, ou le Bon Père, comédie en trois actes et en prose / par M. D* N**, ...

Auteur : Denon, Dominique-Vivant (1747-1825)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

93 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en 3 actes et en prose

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, Yf-7380 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb120321642

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques88 p. ; in-12 Date

- 1769-06-14 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)
- 1769 (date de la 1ère édition)

LangueFrançais Lieu de rédactionParis, chez Delalain

Relations entre les documents

Collection Julie, ou le Bon Père

Julie, ou le Bon Père, comédie en trois actes et en prose a pour édition approuvée cet ouvrage

Julie, ou le Bon Père, comédie en trois actes et en prose a pour édition clandestine cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Denon, Dominique-Vivant (1747-1825), Julie, ou le Bon Père, comédie en trois actes et en prose / par M. D^* N^{**} , ...1769 (date de la 1ère édition) ; 1769-06-14 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/124

Notice créée le 04/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

JULIE, ov LE BON PERE; comédie

JULIE,

OU

LE BON PERE;

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 14 Juin 1769.

PAR M. D& NAS

Gentilhomme Ordinaire du Roz-



Chez Delalain, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. D. CC. LXIX.

A MON PÈRE.

LE Public indulgent a trouvé dans cet Ouvrage l'expression d'un cœur honnéte. Les sentimens qu'il respire vous appartiennent, puisque vous m'en avez fourni le modéle; ce n'est que d'après vous que j'ai pu tracer le tableau d'un bon Père; si vous en agréez l'hommage, ce sera le prix le plus flatteur du premier & soible succès que je viens d'obtenir.

APPROBATION.

J'A1 lu, par ordre de Monsieur le Lientenant-Général de Police, Julie, ou le Bon Père, Comédie, & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Paris, ce 21 Juin 1769.

MARIN.

A CTEURS.

-LISIMOND, M. Brigard.
JULIE, Fille de Lissmond,

Mile Doligni.

DAMIS, Amant de Julie, M. Molé.

AGATHE, Confidente de Julie,

Mue Fanier.

DUMONT, Valet de Damis, M. Feuillie.

CLEMENT, Paysan, M. Paulin.

TROUPE de Paysans & de Paysannes.

La Scène est dans une Campagne.



JULIE, ov LE BON PERE; comédie.

.....

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Damis entre, accompagné de Paysans & de Paysannes, qui arrivent en dansant.

Deux d'entr'eux tiennent des corbeilles remplies de bouquets noués avec des rubans de toutes couleurs.

DAMIS.

Our, mes Amis, je suis trop heureux de vous procurer quelques amusemens:

A

j'ai quitté exprès ma campagne, qui est à une lieue de ce village, pour venir me joindre à vos jeux. Vous, avant de distribuer les bouquets qui font dans ces corbeilles, attendez la présence de Julie. N'est-il pas vrai, mes amis, que Julie est faire pour présider à vos fêtes? Vous, ses belles compagnes, en lui cédant le prix de la beauté, vous vous rendez dignes de le partager avec elle. La jalousie, parmi vous, est une émulation douce, & non ce sentiment cruel qui fair hair une femme par toutes les autres, à proportion des titres qu'elle a pour être aimée. Mais qu'apperçois-je? C'est Julie elle-même. Dieu! Son pere la suit! (à part.)-N'importe; ma tendresse est pure; Lisimond est vermeux : je dois chercher ses regards, au lieu de les craindre.



SCENE II.

JULIE, LISIMOND, AGATHE, CLEMENT qui entrent ensemble. DAMIS.

Pendant la Scene, toutes les filles & les garçons vont prendre les bouquets dans les corbeilles. Listmond reste sur le devant du Théâtre d'un air pensif.

DAMIS (à Julie.)

Belle Julie, on n'attendoit plus que vous, pour se rendre à la salle du bal, préparée sous le cintre de verdure, à l'entrée du hameau. On vous a, d'une commune voix, nommée la Reine de la Fête; voici la couronne champêtre que je suis chargé de vous offrir : le prix de la beauté est bien statteur, quand il est, en même tems, celui de la vertu.

JULIE.

Ce dernier, Monsieur, est le seul que j'ambitionne : la couronne doit être à la plus belle; je la refuse.

A ij

JULIE,

AGATHE.

Bon, bon, prenez toujours.

.4

CLEMENT.

Eh! fans doute! puisque c'est à la pluralité des voix, m'est avis, qu'il n'y a pas de dispute à avoir pour çà.

(à Damis.) Allez: vous avez bien choisi; & je vois bien que vous ètes un gaillard qui vous connoissez en jolies filles. Tenez, moi qui vous parle, je n'aurois pas choisi autrement.

DAMIS.

Eh bien! vous entendez? Ah! Julie, interrogez toutes les ames, lifez dans tous les yeux, ils vous tiendront le même langage: ils vous diront que vous êtes belle, fans fonger à l'être; que votre modestie, vos graces..... Je n'ajoute qu'un mot, charmante Julie! Le refus que vous faites de la couronne est un titre de plus pour l'obtenir; elle est à vous.

AGATHE.

Je la prendrai, moi, si vous faites tant de façons.

JULIE.

(Se jettant dans les bras de son pere, qu' est toujours resté sur le devant du Thélitre).

Mon pere!

LISIMOND.

Eh bien! ma fille?

CLEMENT.

C'est votre consentement qu'elle vous demande. Est - ce que vous ne devinez point çà, vous ?

AGATHE.

Des fleurs ! eit-ce que cela se refuse ?

LISIMOND.

Elle peut les accepter. (froidement.)
Allez, ma fille, goûtez les plaisits de votre
âge. (avec plus de tendresse.) Tu sçais bien
que je ne me suis jamais opposé à ce qui
pouvoit faire ton bonheur: mais prends

A iij

garde de te tromper au choix; & fonge que le repos de l'ame est le premier de tous les plaisirs.

AGATHE.

Ah ! j'entends les violons : ne perdons pas de tems à sermoner.

CLEMENT.

Oh! oui; n'est-ce pas? C'est autant de pris sur la danse.

AGATHE.

Allons, allons.

CLEMENT (à Listmond.)

Et vous, est-ce que vous ne venez pas?

LISIMOND.

Non, pas encore.

JULIE.

Quoi ! mon pere !.....

LISIMOND.

Je te rejoins bientôt. Eh! puis-je être jamais absent, s'il est vrai que je sois toujours dans ton cœur? (Damis, Julie, Agathe se retirent avec la suite.)

SCENE III.

CLEMENT, LISIMOND,

CLEMENT.

En! Pourquoi donc ne pas vous livrer à l'allégresse commune?

LISIMOND.

Arrête ; j'ai à te parler.

CLEMENT.

A la bonne heure. Stapendant, j'étois bian en train, morgué.

LISIMOND.

Mon ame a besoin de s'épancher, & voici le moment de te tenit parole. Ta franchise, ta bonhomie te donnent des droits à ma confiance; & tu m'as fait éprouver que si l'infortune est par-tout, il est aussi par-tout des consolations pour les malheureux.

CLEMENT.

Vous, malheureux! Ah! palfangué, A iv se je pouvons vous être utile, vous n'avez qu'à parler. Je sommes un peu rustique; mais je sommes bon ami; & m'est avis qu'on n'a pas besoin d'être si seçavant pour s'agrendrir sur le sort de ceux qu'on aime.

LISIMOND.

Tu as raison; que ce langage me touche! Il faut venir au village pour l'entendre.

CLEMENT.

Ah çà, contez-nous un peu l'histoire de vos infortunes, & je verrons ce qu'il y aura à faire à ça.

LISIMOND.

Tel que tu me vois, mon cher Clément, j'ai brillé autrefois dans ce qu'on appelle le monde : j'avois un rang, des titres, des richesses, & par conséquent des amis. Tout me rioit, je possédois une épouse chérie, & des enfans qui m'annonçoient un avenir heureux. Dans cer âge où l'homme détrompé commence à mettre à profit les erreurs de sa jeunesse, & ne vir plus, en quelque sorte, que pour le bien des autres; dans cet âge paissible, où l'on se croit à l'abri des orages, tous les revers m'ont accablé à la fois : mes biens m'ont été enlevés, j'ai perdu mon épouse, mon fils est mort à la fleur de l'âge. Sans fortune, je sus bientôt sans amis. Réduit au désespoir, je suis venu avec ma fille dans ce séjour ignoré de mes persécuteurs. Ma chere, ma vertueuse Julie m'a tenu lieu de tout; & j'ai au moins connu parmi vous un bien que l'opua lence empêche de connoître, la vérité.

CLEMENT.

Oh! Je m'étions toujours bian douté que vous étiez d'une noble extraction; & cela ne fait qu'augmenter le cas que je faisons de votre personne. Disposez de nous, notre service, nos biens, tout est à vous. Mais dites moi donc, pour achever d'oublier tous ces chagrins, que ne mariez-vous, votre fille? M'est avis A v

que cela vous ragaillardiroit : écoutez donc ; il ne tiendroit qu'à vous.

LISIMOND.

Et comment cela ?

CLEMENT.

Ou je n'y vois goutte, ou le jeune Damis est diablement clairvoyant sur les qualités de Julie.

LISIMOND.

Et voilà justement le sujet de mon inquiétude, de mon chagrin.

CLEMENT.

Qu'est-ce donc qu'il y a là de si chagrinant? On se convient, on s'aime, on s'épouse, cela va tout seul. Je parie que votre fille ne voit pas le mal si grand que vous le faites.

LISIMOND.

Je ne m'en consolerois pas. Damis, je le sçais, a toutes les graces de son âge, & même l'apparence des vertus; mais il a vécu dans le grand monde; il en aime l'éclat, il en a les mœurs, & elles ne conviennent ni à ma fille ni a moi. Quelles mœurs! Juste Ciel! puisse ma Julie ne les connoître jamais! Il faut en être ou complice ou victime.

CLEMENT.

N'êtes - vous pas aussi tant soit peu trop sévère ?

LISIMOND.

Non, mon ami. L'expérience m'a rendu indulgent. Eh! pour qui le serois-je, si ce n'est pour ma chere Julie?
Mais encore un coup je ne veux point d'un établissement qui me rengageroir dans le monde, & m'enseveroir à ma paisible obscurité. J'ai mille raisons pour fuir l'éclat: mon cœur accoutumé à la retraite, ne pourroir plus goûter les plaisses tumultueux. Heureusement je n'ai point élevé ma fille dans ces prétentions ambitieuses, dont le sacrifice coûte toujours à la vanité de son sexe. Eh! youdroit-elle hasarder mon bon-

heur pour une félicité que l'âge de Dai mis ne rendroit que trop incertaine? Je chercherai pour ma chère Julie un honnête homme qu'elle puille aimer, mais non pas un époux qu'il faille regarder comme son bienfaiteur & le mien.

CLEMENT.

A la bonne-heure! Dépêchez-vous donc; car cette Fille-là mérite de ne pas languir. Que je danserons à la nôce! De ce jour là, il faudra oublier tous vos revers.

LISTMOND.

Mon cher Clément, le tems adoucit les peines les plus cuifantes. Je suis parvenu à me trouver content de ma situation. Je vis patmi de bonnes gens, j'assiste à vos sètes; j'y trouve cette gaité franche que la nature donne pour récompense à ceux qu'elle condamne aux travaux. Tout ce qui vous arrive d'heureux instue sur mon bonheur: le retour de la belle saison m'amène de nouveaux plaifirs, en m'amenant de nouvelles efpérances; tout me devient intéressant; je jouis dans tout ce qui in'environne, & je ne m'apperçois de ma pauvreté que par l'impuissance de réparer les malheurs que le Ciel vous envoie.

CLEMENT.

La belle ame! Mais j'apperçois le Valet de Damis.

LISIMOND.

Rejoignons la fête : puisse ma présence ne la point troubler! Je me défie des plaisirs que l'œil d'un père embarrasse. (Il fort).

SCENE IV.

DUMONT (seul en bottes & essoufflé.)

Maudits soient les procès, les Procureurs, & les chevaux de poste ! Toujours sur les routes; cela est tuant. Cuf: Je cours à la maison de Campagne,

14 JULIE

chercher mon maître; néant; il est ici. Où le trouver encore ? Ma foi, respirons. Enfin, voilà qui est fini : c'est aujourd'hui que se juge son affaire; cerre grande affaire, d'où dépend fon bonheur, sa fortune, & sur-tout le payement de mes gages. Que d'allées & de venues elle m'a coûté! Que de lettres, de messages, de négociations confiées à mes lumières & à mon zèle ! Aujourd'hui chez le Notaire ; demain chez l'Avocat; après demain, chez le Rapporteur, & cotera. (Il s'affied). Afféions-nous. Cela est singulier pourrant! Un quidam vous dispute votre bien: vous allez chez un soi-disant homme de loi, qui ensevelit votre droit sous un tas de paperasses : un autre survient, se charge de prouver, pour de l'argent, que vous avez raison; tandis que votre adverfaire paye , de son côté , pour qu'on ait à soutenir que vous avez tort. Ce que c'est que les Peuples policés! Mais laissons la chicane & ses noires vapeurs; respirons le frais dans ces retraites champêtres, où l'on foule à ses pieds tous les soucis de la ville. Folâtre Agathe, sensible Julie, vous partagez le cœur du tendre Dumont! Elles m'aiment, toutes deux, ces jeunes Filles, avec une bonne soi qui me charme: Je ris avec l'une; avec l'autre, je soupire; & ma vie coule doucement... aux commissions près, qui ne laissent pas que de me déranger. J'entends du bruit.

SCENE V.

DAMIS, DUMONT.

DUMONT.

C'EST mon Maître; il parle tout seul, il gesticule; l'air de ce pays-ci l'échausse comme tous les Diables: Abordons-le. (A Damis). Monsieur...me voici...

DAMIS (fans l'appercevoir.)

Père cruel! que vous ai-je fait ? Que vous a fait votre Fille pour la contrainJULIE.

16

dre ainsi, & empoisonner tous ses plaifirs?

DUMONT.

Monsieur . . . le procès . . .

DAMIS.

Elle se livroit à la joie & à cette liberté décente que le bal permet.

DUMONT.

Il fe juge aujourd'hui.

DAMIS.

Son Père paroît, avec un front sévère; tout se glace à l'instant : elle court à lui, l'embratse : je ne sçais ce qu'il peut lui avoir dit; mais elle a versé des larmes, & s'est retirée. Ah! ç'en est fait, je ne pourrai rien gagner sur l'esprit de cet homme ombrageux.

DUMONT.

Je vous affure que vous le gagnerez; votre Avocar me l'a dit.

Damis (avec emportement.)

.Que parles-ru d'Avocar?

DUMONT.

Parbleu, Monsieur, je vous parle de ce qui doit vous occuper, de votte procès: il se juge aujourd'hui: on vous enverra un courier ce soir, pour vous en porter la nouvelle.

DAMIS (à part en se promenant.)

O Ciel! me faudra-t-il renoncer aux graces, à la vertu, à la beauté ? Ce font là les premiers de tous les biens.

DUMONT.

Dieu merci! vous allez les recouvrer, vos biens; & il étoit tems, au moins; car vous & moi, nous étions à fec. Heureusement que les Créanciers ne viennent point à la Campagne! C'est pour cela, je crois, que la nature y est si belle.

DAMIS.

Ne tetairas-tu point?

Dимонт. (à part.)

Il est devenu fou !

SCENE VI.

AGATHE, DAMIS, DUMONT.

DUMONT.

Mars voici, Mademoifelle Agathe. Bonjour, charmante! toujouts gaie, toujouts vive! Vous me cherchiez, n'estce pas?

AGATHE (à Damis.)

Pourquoi donc, Monsieur, avez-vous quitté la fête?

DAMIS. (à part.

Oh! Julie, Julie!

DUMONT.

Est-ce qu'il y a une sète ici?

AGATHE.

Oui , vraiment ; on danse , à l'entrée du Village.

DUMONT.

Oh! je n'ai pas le cœur à la danse; je fuis trop las.

COMÉDIE.

19

AGATHE (avec fineffe.)

Mais on y boir aussi, Monsieur Dumont.

DUMONT.

Diable! cela devient férieux; j'y cours. (Il forz).

SCENE VII.

AGATHE, DAMIS.

AGATHE.

PARLEZ-MOI donc, Monsieur! car je suis venue, exprès, pour cela.

DAMIS.

Que voulez-vous que je vous dise, Agathe? Je suis au désespoir.

AGATHE.

Eh! bien! & moi, aussi. Voilà un bal bien gaî.

DAMIS.

C'est ce Monsieur Lisimond, qui est cause de tout cela.

AGATHE.

Qui ? lui ! c'est le meilleur homme du monde, le meilleur Père, sur-tout.

DAMIS.

Oui, qui ne permet pas à sa Fille la moindre dissipation.

AGATHE.

Oh! ce n'est pas lui qui la chagrine; c'est elle qui se chagrine toute seule : comme je suis sa bonne amie, voyezvous; je m'apperçois des moindres peines qu'elle peut avoir, dans l'intention de la consoler, en cas de besoin.

DAMIS.

Eh! (çavez-vous, Mademoiselle Agathe, quels sont les chagrins de votre bonne amie!

AGATHE.

Non; jusqu'à présent, elle s'obstine à se taire.

DAMIS.

Mais encore, qu'avez-vous remarqué en elle :

AGATHE.

Tenez: depuis qu'elle est comme cela, elle cherche à êrre seule : je l'ai examinée quelquesois, sans qu'elle me vît : il semble d'abord, qu'elle soit occupée de choses qui lui plaisent : son visage s'épanouit, & cette langueur se dissipe; mais bientôt après elle retombe : ses yeux sont prêts à verser des larmes, & elle ne nous rejoint que plus triste & plus abartue. En vérité je ne comprends rien à ce mal-là.

DAMIS.

Je n'ose me flater d'en pénétrer la cause.

AGATHE.

Voyez-vous, Monsieur; ce n'est pas une fille ordinaire; il semble qu'elle est comme les autres; & elle n'est pas de même: quand elle est en quelque endroit avec nous, on ne regarde qu'elle; & cependant on ne sçauroit en être jaloux: tout le monde l'aime. Elle, qui portoit la gaieté par-tout, rien ne peut l'égayer maintenant : son état me touche si fort, que je suis prête à pleurer.

DAMIS (à part.)

Ah! puis-je interprêter pour moi le trouble de son ame? Seroit-elle sensible?....

AGATHE.

Comment ! Ou'avez-vous ?

DAMIS.

En peignant la situation de Julie, vous peignez la mienne; & votre récit n'a fait que redoubler les transports qui m'agitent.

AGATHE.

Quoi ! la même maladie vous tient ? Mais, se communique telle ? Si je l'allois prendre ?.....

DAMIS.

Ah! ma chere Agathe! l'amour......

AGATHE.

L'amour ! Que dites-yous ? Mais,

COMEDIE.

23

l'amour rend gai : est-il différent chez vous.

DAMIS.

Non Agathe: il est par-tout le même, mais il nous affecte, plus ou moins, selon nos caracteres, & la délicatesse de nos sentimens.

AGATHE.

Mais cependant il ne peut faire notre malheur, que lorsquecelui que nous aimons, ne nous aime pas. Chez nous, dès qu'on se sent de l'amour pour quelqu'un, on ne le lui cache pas; parce que, si l'on ne se convient pas, tout est dit, & on n'y pense plus : si l'on se convient, vîte on se marie; ou bien l'on dit : dans un an , dans deux ; & on n'y pense que quand il le faut. Lorsqu'il y a quelque fère, on y va avec son futur; on y parle d'amour ; on y danse avec lui , & tout cela ne rend point malheureux. Mais ces sentimens dont vous venez de parler, & qui sont si délicats, à quoi font-ils bons ? On dit que Julie

en a beaucoup : vous paroissez aussi en avoir votre bonne part; &, si Julie est amoureuse, elle a sûrement un amour de l'espèce du vôtre.

DAMIS (à part).

Elle m'en deviendroit plus chère.

AGATHE.

Mais il me vient une idée : ce pourroit bien être de vous, dont elle feroit amoureuse.

DAMIS.

Quoi, Agathe, auriez-vous pu remarquer?.. Ah! que vous flattez mon amour!

AGATHE.

Oh! comme vous vous échauffez! Mais que vous ai-je donc dit, pour...

DAMIS.

Ah! vous venez de donner à mon cœur un rayon d'espérance. Apprenez que j'adore Julie. Vous seule, pouvezm'obliger : vous pouvez démêler sesfentimens; peignez-lui mon amour, des

25

des plus vives couleurs : mais, hélas! pourriez-vous y réuffir, puifqu'à peine pourrois-je moi-même le peindre tel qu'il est?

AGATHE.

Votre état me touche réellement : allons, je m'en charge; mais n'allez pas nous tromper toutes deux, au moins.

DAMIS.

Ah! pouvez -vous penser que j'aie pu former un pareil dessein?

SCENE VIII.

DAMIS, DUMONT.

DAMIS'(à part.)

Voici Dumont : peut-être me dira-t-il quelques nouvelles de Julie.

DUMONT, (en pointe de vin.)

Ah! le bon pays! le bon pays! Je fuis, Monsieur, dans un enchantement, dans une yvresse.....

J

DAMIS.

Je le vois bien.

DUMONT.

Monsieur Dumont veut - il boire? Donnez donc à boire à Monsieur Dumont. Toutes ces jeunes filles me verfoient des rasades, que.... j'avalois.... en vérité je suis tout hors de moi.

DAMIS.

C'est ce qui me semble.

DUMONT.

Julie, fur-tout! Oh! c'est un joli enfant.

DAMIS (avec vivacité.)

Comment ! que dis - tu ? Julie...... (avec tranquillité.) Est-ce qu'elle étoit au bal , Julie ? Elle l'avoit quitté.

DUMONT.

Oui; mais, dès que vous avez été parti, elle y est rentrée. Elle a sçu que j'y étois, &; quelque innocente qu'on soit, on est toujeurs ramenée vers ce qu'on aime.

DAMIS.

(à part.) Le maraud! (haut.) Tat-elle parlé?

- DUMONT.

Oui.

DAMIS.

De.... Moi?

DUMONT.

Elle m'en a glisse quelques mots, en passant; mais j'ai bien vu où la friponne en vouloit venir; elle s'entretenoit du maître pour déguiser l'intérêt
qu'elle veut bien prendre au valet. Pas
mal adroit, au moins. Aussi ai-je soudain détourné la conversation sur ce qui
l'intéressoit davantage.

DAMIS.

Cependant

DUMONT.

Que Diable, Monsieur, chacun songe à soi. Vous aimez, vous, les grandes Dames: moi, je me rabats sur les Bergeres.

Bij

DAMIS.

Pourfuis.

DUMONT

J'étois..... où en étois je donc ? Ah !... J'étois en train de lui déclarer mon amour, lorsque le fils du Fermier du Château est venu la prier pour danser-

DAMIS.

Quoi! elle à dansé, avec ce nigaudlà? (à parc.) Je suis au supplice.

DUMONT ...

Il a bien fallu; j'étois en bottes: mais c'étoit elle qu'il falloit voir; c'étoit une grace, une contenance, des touts d'épaules, une certaine noblesse. On auroit juré que c'étoit une fille de qualité qui dansoit sous les habits d'une Paysanne. Je brûlois, moi, pendant tout ce tems-là; oui, cette danse m'a achevé.

DAMIS (à part & avec dépit.)

Ce drôle-là me payera le plaisir qu'il 2 eu. (haut.) Ainsi, te voilà donc bien 2moureux.

DUMONT.

Oui ; mais tout cela sans conséques-

DAMIS.

Qu'entends-tu par-là.

DUMONT.

J'entends que je ne ferai pas affez fou pour me lier à un certain point. C'est une amourette pastorale dont j'amuse notre solitude. J'ai de l'ambition, je veux faire mon chemin. Or; vous concevez bien que voulant aller au grand, je n'irai pas m'enterrer dans un village, & filer le parfait auprès d'une petite Paysanne, à qui il faudroit saire le sacrisice de toutes mes espérances; ce seroit m'égorger de ma propre main.

DAMIS.

Vous êtes bien hardi, Monsieur le Faquin, de tenir de pareils discours sur une fille telle que Julie! Apprenez à la mieux connoître: une Paysanne vertueu-se est un objet sacré pour tout le monde,

Biij

JULIE,

30

& fur-tout pour vous. Je la protége, & je veux qu'on la respecte : entendez-vous!

SCENE-IX.

DUMONT (feul.)

Oui dà! Je l'épouserai, moi, puisqu'il la respecte; & puis, c'est que réellement cette petite fille mérite toute mon affection.

Findu premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE. JULIE, AGATHE.

JULIE.

EH! pourquoi, chere Agathe, ne veux-tu pas me laisser jouir d'un moment de solitude?

AGATHE.

C'est que je prends intérêt à vous; mais je vois bien que j'aime une ingrare : vous m'appelez votre amie, & vous ne voulez pas me consier vos peines.

JULTE.

Ces reproches me tuent. Mon cœur trouveroit plus de charmes que tu ne penses à s'épancher dans le tien ; mais B iv

- 31 JULIE,

ee charme féduit & fouvent ne confole pas. Mon inquiétude est d'une nature...

AGATHE.

Si je la devinois?

JULIE.

Oh! je t'en défie.

AGATHY.

Je crois.....

JULIE.

Tu te trompes.

AGATHE.

Un moment donc, que j'aie parlé.

JULIE.

Eh bien! parle.

AGATHE.

L'amour ne seroit-il pas?....

JULIE.

Tu devines très-mal.

AGATHE.

Pas fi mal. Et Damis.... vous rougiffez! voilà votre fecret : convenez-en. JULIE.

Je ne l'aime pas en vérité.

AGATHE.

A la bonne heure ; mais je crois qu'il ne vous déplaît pas.

Julie, (à part.)

Dans quel trouble elle me jette! il n'est plus tems de feindre. Ciel! je tremble.

AGATHE.

"Allons, du courage.... feriez-vous

JULIE.

Agathe, tire-moi du doute le plus cruel. Aurois-je été affez peu circonfpecte?... Auroit-on pu s'appercevoir?... Mon pere.... Damis... Ciel! que je fuis malheureuse!

AGATHE.

Comme vous vous effrayez! c'est que : je suis clairvoyante, moi.

JULIE.

Je ne réfiste plus à t'ouvrir mon cœur, B v

34 JULIE,

ma chere Agathe: oui, j'aime. Et qui, mienx que Damis peut mériter mon amour?

AGATHE.

Ah! vous voilà devenue raisonnable. Et y a t-il long-tems que vous l'aimez?

JULIE.

La premiere fois que je le vis, c'étoit à la nôce de ta confine avec Maurice: fon air noble, ses manières, sa politeffe me plurent d'abord. Tant que dura la fête, je ne pouvois lever les yeux fans rencontrer les fiens; le lendemain je me parai, fans m'en appercevoir; pour la première fois je desirai d'être belle. Farrivai, des premieres, an bal, & je vis bien, Agathe, le plaisir que je lui faifois. Il ne me quitta plus, tout ce qu'il me disoit persuadoit mon cœur. Enfin, que devins-je, ma chère Agathe, lotfque Damis, me prenant la main, me juta qu'il m'adoreroit toute fa vie? Alors, interdite, ne sçachant que répondre, je voulus le quitter; mais, lui

m'arrêtant: "Pourquoi me fuyez-vous, me dit-il? Aurois-je pu vous déplaire? ". Je dis que non par politesse. Il continua à me parler de son amour, mais d'un ton si tendre, que je me reprochois mon silence. L'entrerien devenoir plus vir, lorsque j'apperçus mon père, qui, de l'autre bour de la chambre, nous regardoir; je le sis remarquer à Damis qui changea de discours; & nous recommençames à danfer.

AGATHE.

Votre père se trouva là bien mal-àpropos; car vous lui auriez dit que vous l'aimiez aussi, & cela eût été tout arrangé.

JULIE.

Au contraire, Againe, cela fut fort heureux pour moi; depuis ce moment mon père devint trifte; il l'est encore; il craint Damis apparemment: oh! je ne veux plus lui parler; j'ai résolu d'émonstre mon amour.

B vj

9411 114

36 T JULIE,

AGATHE.

Belle réfolution : vous voulez donc mourir ?

JULIE.

Oui, plutôt que donnet du chagrin à mon pere ; il en a déjà eu tant mais, Agathe, finissons cer entretien. A propos, crois-tu que Damis sçache que je l'aime?

AGATHE.

Non, vraiment, il ne le scautoit pas, si i ne lui avois pas dit.

JULIE.

Comment! qu'as-tu dit?

AGATHE.

Ce matin je l'ai trouvé dans le même état que vous ; il m'a fait pitié ; je lui ai dit que vous étiez comme lui, & que cela venoit sûrement de la même cause.

JULIE.

Le beau fervice que su me rends-là!

me voilà perdue! ... Je ne veux te revoir de ma vie Où me cacher maintenant?

COMEDIE.

37

AGATEL.

Je croyois

JULIE.

Je croyois que tu étois mon amie.

AGATHE.

Mais

. JULIE

Mais si j'eusse voulu qu'il l'eût sçu, ne le lui aurois-je pas bien dit moi-même?

AGATHE

Je lui dis bien aussi que vous vous en facheriez; mais il m'a répondu....

JULIE.

Quoi?....

AGATHE

Pourroit-elle rejeter une flamme fi pure? Voudroit-elle me voir mourir? Il me disoit cela avec un air si naïf.... Et puis, après cela, comment voudriezvous qu'on ne s'intéressat pas aux maux d'un aussi aimable garçon? Aussi lui aije promis de le bien servir; mais je vois

3 JULIE,

bien que mes promesses seront vaines anprès de vous... (Julie s'attendrit, & Agathe réfléchit un moment en filence.) J'imagine un moyen pour le désabuser; je n'ai qu'à lui dire que dès que j'ai voulu vous en parler, vous vous êtes mise dans une fureur.... & que vous n'avez jamais voulu me laisser achever.... vous ne répondez rien?

JULIE, (avec dépie.)

Pourquoi lui as-tu dit que je l'aimois?...

AGATHE.

Je lui ai dit seulement que je croyois que vous l'aimiez; mais je lui dirai que vous ne l'aimez pas: il faut le désabufer, cela est nécessaire.

JULIE.

Arrête... ma chère Agathe! ne vaudroit-il pas mieux oublier Damis? Que fçais-je? S'il vouloit me tromper? Ce qu'il m'a juré tant de fois, s'il le juroit à d'autres?

SCENE II.

JULIE, AGATHE, DUMONT.

AGATHE.

VOILA son Valet qui vient; interrogeons-le; nous sçaurons sûrement quelque chose par lui.

JULIE.

Attends. ATHE.

Il n'y a pas de tems à perdre ; il faut nous éclaircir, à quelque prix que ce , foit. (A Dumont.) Monfieur Dumont, vous passez bien vîte.

DUMONT.

Ah! belle, je ne m'attendois pas à être arrêré:si agréablement.

AGATHE.

Monfieur Dumont, nous avions quelque chose à vous dire, mais nous l'avons déjà oublié.

DUMONT (& part.)

Bonne marque: (Haut.) pareille chose m'arrive, lorsque je vous aborde; un trouble, un désordre, une sotte de frémissement, n'est-ce pas?

AGATHE.

Ah! je n'en fçais pas filong que vous, Monsieur Dumont.

DUMONT.

Vous sçavez m'enchanter-

AGATA

Oh! voilà comme vous êtes, vous autres Messieurs de la Ville! vous dites la même chose à toutes vos Maîtresses; car vous en avez beaucoup, ainsi que votre Maître?

DUMONT.

Oui, mon Maître & moi nous formmes fort courus.

AGATHE.

Il a donc bien des Maîttelles, votte Maître! DUMONT. .

Cela va fans dire.

JULIE.

Qui l'occupent fort, sans doute?

DUMONT.

Oh! je vous en réponds; mais elles m'occupent encore bien davantage; car je cours du matin au foir.

AGATHE.

Il est donc bien amoureux?

DUMONT.

Assez, oui; mais il se persectionne tops les jours; car il ne quitte pas une Mattrelle que ce ne soit pour en aimer davantage une autre.

JULIZ.

Entends-tu; Agathe?

AGATHE.

Oui.

DUMONT, (à part.)"

Elles me parlent toujours de mon-Maître; c'est pour cacher leur jeu-

JULIE.

A quoi étois-je exposée ? Cruel ! quel étoit donc ton dessein ?

DUMONT, (à part.)

Elles se parlent à l'oreille! comme elle a l'air trouble! on m'aime; je n'en puis douter. (Haur.) Eh bien! parlez se craignez rien. Ouvrez-moi vos deux-cœurs; le mien vous attend; il s'élance au-devant de vos coups... (A part.) l'apperçois Lisimond; j'ai envie de lui parler de mes projets; mais non, (en s'en allant) je prendrai un autre moment; cet enfant ne peut m'échapper; je vous laisse.

SCENE III.

JULIE, AGATHE, LISIMOND.

LISIMOND, (d'un air férieux.)

N'EST-CE pas le Valet de Damis?

AGATHE.

Oui , Monfieur. -

LISIMOND.

Agáthe, laissez-nous. (Elle s'en va.)
Julie, (à part.)

Que me veut mon père :.. je fuis toute tremblante.

SCENE IV.

JULIE, LISIMOND.

LISIMOND.

Viens, afféions nous fur ce banc de gazon; j'ai à te parler. (Ils s'afféient.) Julie, (regardant sa fille fixement) m'aimes-tu toujours.

Juli, (se jettant à son col.)

Si je vous aime! que me demandezvous?

LISIMOND.

Ce que tu me réponds. Ecoute-moi, ma chère Fille! jusqu'à présent, tu m'as paru contente de la vie que tu menes,

JULIE,

les occupations champêtres , le plaisir de foulager ton père; fur-tout cette paix intérieure d'une ame qui ne se craint point, ne t'ont pas laissé desirer un autre bonheur : de mon côté, tu m'as fait tout oublier: quand je presse ma Julie sur mon sein, l'univers disparoît pour moi, & je goûte, en pleurant, la doucent d'être père. Si tu sçavois combien de fois, dans le secret de la solitude, des larmes de joie ont inondé mes yeux, quand je me rappelois ta constance, ta tendresse pour moi tu es le seul tréfor que j'aye fauvé de mon naufrage : Julie! ma chere fille, s'il me falloit le perdre, il vaudroit autant m'arracher la vie.

JULIE.

Ah! si je vous suis chère, cessez de me tenir de pareils discours. Comment donc ai-je pu donner lieu à vos craintes, à vos allarmes, moi qui mourrois plutôt que de mériter le moindre de vos reproches? Disposez de moi,

COMEDIE.

mon père, je m'abandonne à vous: rien, rien au monde ne peut briser les nœuds qui m'attachent à vous. Ah! je suis trop heureuse d'être nécessaire à votre bonheur; voilà ma gloire, ma consolation & ma récompense: mais, de grace, qu'avez-vous remarqué en moi qui air pu m'attirer?....

LISIMOND.

Puisque tu veux que je te le dise, j'ai cru m'appercevoir d'un peu de contrainte dans tes discours & dans ta conduite : je ne sçais quelle rêverie t'éloigne de moi plus souvent ; ton front est moins serain; je ne te vois plus, comme à l'ordinaire, voler en riant, dans mes bras & m'associer aux jeux de ton âge. J'ai craint que ton ame ne se livrât à des idées, que, peut-être, ne s'explique-t-elle pas à elle même, & qui te tour-menteroient bientôt au lieu de te confoler.

JULIE.

Eh bien ! mon pere, vous ne vous

plaindrez plus, je vous le promets. Il est vrai que depuis quelque jours.... voilà qui est fini, mon pere: votre voix m'a éclairée, & de ce moment, je reprends ma tranquilité.

LISIMOND.

Julie. je ne fuis point injuste. Ton cœur est libre; je ne veux point l'assujettir; je ne veux pas même pénétrer trop avant dans ses replis : mais tu es dans un âge où le piége est sous res pas : tu as besoin d'un guide, tu as besoin d'un ami. L'amour est une passion dont les progrès sont d'autant plus dangereux, que fouvent ils font insenfibles; il prend toutes fortes de formes pour féduire ; il se déguise même sous les traits du devoir. Je ne prétends pas que tu fois toujours infeufible à un penchant aussi naturel & que tu fçais si bien inspirer ; mais je veux , mais je dois t'armer contre des féductions, qui ne laissent après elles que des regrets ; contre des goûts paffagers dont tant de malheurenses femmes ont été les victimes. Sur-tout, ne laisse jamais égarer tes desirs loin d'un étar où le Ciel t'a bornée: l'image du bien-être séduit, l'amour-propre s'y joint, & l'on est tout étonné de trouver le malheur sous les dehors d'une apparente félicité.

JULIE, (reprenant fa férénité.)

Je vous remercie, mon père. Mille idées confuses se dissipent à mes yeux : chaque mot que vous me dites est une consolation qui coule dans mon cœur. Oh! me voilà bien armée, je vous afsure.

LISIMOND.

Tu avois donc besoin de l'être! Tu rougis: je ne t'en demande pas davantage.... ainsi, ma chère Julie, je suppose qu'un amant, usant des droits qu'il pourroit avoir sur ton cœnt, & sur ton esprit t'imposât la loi d'abandonner ton père.....

······Julier

N'achevez pas : dès ce moment, il me seroit odieux, & je me croirois coupable d'hésiter, un instant, à vous en faire le sacrifice. Vous ne sçavez pas tout ce dont je suis capable pour vous. L'amour le plus tendre, je confentirois de l'étousser, s'il pouvoit vous déplaire. Ah! mon père, croyez ce que je vous dis : ne soyez plus inquiet de mes sentimens, & sur - tout comptez sur mon courage.

LISIMOND.

Que tu m'attendris ! vas, je t'aime plus que jamais. Cet entretien ne t'a point chagrinée, n'est-ce pas ?

JULIE.

Non mon père, il m'a fortifiée; & ie ne me reconnois pas moi-même.

LISIMOND.

Pour moi, je t'ai bien reconnue, tu es toujours ma chère fille, ma vertueuse Julie, Adieu, je vais près d'ici, chez Clément & je te rejoins bientôt. (Il fort.)

SCENE V.

JULIE, (Scule.)

On!il a bien raison; il faut se désier de l'amour, plus Damis est aimable, plus je dois le fuir; il m'empêcheroit d'aimer mon père autant que je le dois.

SCENE VI. JULIE, AGATHE.

AGATHE.

JULIE, Damis est là.

JULIE.

Eh! bien qu'il y reste.

AGATHE.

Je lui at dit que vous étiezavec vetre père ; qu'il m'avoit fait sortir , & que cela avoit l'air d'un entretien d'imporrance; il est d'une inquiérude; d'une inquiérude...Oh! ce garçon-là vous aime bien.

JULIE.

Pour moi, Agathe, je ne l'aime point, & je ne veux plus le voir.

AGATHE.

Comment ! qu'est - ce que cela signifie ? Il m'a pourtant bien recommandé de venir l'avertir, quand il pourroit vous parler ; mais , si je ne l'avertis pas , il viendra toujours.

JULIE.

Je le lui défends, vas, qu'il n'approche point.

AGATHE.

Bon, ne le voilà-t-il pas? quand je vous le dis, qu'il ne peut pas rester tranquille.



SCENE VII. DAMIS, JULIE, AGATHE

DAMIS.

Belle Julie, pardonnez à mon impatience: quel siècle s'est écoulé, depuis que je ne vous ai vue! Agathe vient d'être témoin de mon inquiétude: votre Père, m'a-t-elle dit, s'entretenoit avec vous, la sévérité étoit peinte sur son visage: quel en étoit l'objet? Parlez; tranquillisez mon amour.

JULIE.

Depuis quand, Monsseur, faut-il que je vous rende compte de ce qui se passe entre mon Père & moi?

DAMIS

Qu'ai-je entendu ? Quelle froideur! (à Agathe). Agathe!...

AGATHE.

Ma foi, Monsieur, c'està vous de de-C ij

JULIE; -

viner ce que cela vent dire; pour moi, je n'y entends rien.

DAMIS, (d'un con plus tranquille.)

Daignerez-vous, au moins, m'expliquer d'où vient ce changement?

JULIE.

Je ne suis point changée, Monsieur, S'il m'est échappé quelques paroles indiscrettes, mon cœur les désavoue; c'est un larcin que vous avez fait à ma simplicité. Ouvrez les yeux, Monsieur, & voyez où vous êtes, est-ce ici votre place : Retournez dans un monde où vous avez des devoirs à remplir, & où tant de Femmes soupirent peut-être de votre absence.

AGATHE, (à part),

Cela lui tient au cœur.

DAMIS.

Pentends, j'entendes cruelle!.. Mais ce n'est point vous, qui parlez en ce moment: voilà le fruit de votre converfation avec votre Père, ou plutôt, votre Tyran, JULIE.

Quoi, Monsieur, vous ofez?

DAMIS.

Oui, votre Tyran: pourquoi s'oppose-t-il à des vues légitimes? Poutquoi exige-t-il de vous le facrifice de
votre bonheur? Il prétend donc vous
ensevelir, pour toujours, dans cette
obscurité dont je voulois vous tirer; il
veur, sans doute, que votre cœur attende ses ordres pour aimer. Ah! pères
barbares, avez-vous le droit de commander aux ames? Oubliez-vous que
les priviléges d'un amour vertueux sont
aussi facrés que ceux mêmes de la nature?

Julie (à part).

Son emportement me rend tout mon courage (Haut). C'en est fair, Monfieur; après un pareil outrage, n'espérez plus rien de moi, pas même de la pitié: qui offense mon Père, cesse de me respecter. Vous venez de justifier

C iii

JULIE,

ma conduite avec vous. Qu'allois-je faire, grand Dieu? A qui allois-je me livrer! Je me rerire, pour ne plus vous entendre.

AGATHE

Cela devient férieux.

DAMIS.

Ah! demeurez, demeurez, Julie: voulez-vous ma mort ? avant de me quitter, sçachez que ma vie, loin de vous, va être un tissu de douleurs ; la vôtre même ne fera point tranquille: vous vous reprocherez les larmes que vous me faites répandre : peut-être fommes-nous faits l'un pour l'autre ? Le Ciel, qui m'a conduit ici, vouloit peutêrre y ferrer nos nœuds. Ah! cruelle, falloir-il me laisser entrevoir l'espérance d'être à vous, pour y faire succèder l'horreur de vous perdre ? Cette barbarie n'est point faite pour une ame simple, pour une ame comme la vôtre. Eh! bien, Julie, faur-il vous dire un éternel adieu ?

JULIE.

Non, jamais, Damis, je ne vous pardonnerai ce que vous m'avez dit de mon Père.

DAMIS.

Quoi ! vous ne pardonnerez point à l'égarement de la passion, à l'ivresse du désespoir, à l'oubli de moi-même : Ce trouble, ce désordre, cet emportement, voilà votre ouvrage. Je respecte votre Père; je le respecterai toujours : oui, puisqu'il le faut, je baiserai la main qui m'arrache le cœur. Je tombe à vos pieds; il faut que j'y obtienne ma grace, il le faut.

AGATHE.

Levez-vous, levez-vous, Monsieur, voici Lisimond qui vient.

JULIE.

· Ciel, fuyons, Agathe, je ne puis supporter sa présence.

Civ

SCENE VIII.

DAMIS, LISIMOND.

LISIMOND.

DAM 15 aux genoux de ma fille!

DAMIS (avec vivacité.)

Oui, Monsieur, je lui demandois fon œur; & je vous demande sa main.

LISIMOND.

Y fongez-vous bien, Damis ?

DAMIS.

Ah! Monsieur, vous êtes l'arbitre de mon sort; voudriez vous me réduire au désespoir?

LISTMOND.

Je ne veux point votre malheur, moins encore celui de ma fille. Quelque flatteur que foit pour moi cer hymen, je dois y renoncer. Etouffez upo

COMEDIE.

passion qui ne fait que de naître, & qui ne peut avoir mon aveu-

DAMIS.

Moi : que j'étouffe mon amour ! non, Monsieur, non, ne l'espérez jamais : quelles sont donc les raisons d'un refus aussi cruel ?

LISIMOND.

Ah! Damis, dispensez-moi de vous les exposer; mon état, & celui de ma fille, est de vivre obscurs; c'est le sort le plus doux pour des infortunés.

DAMIS.

Vous me faites frémir! . . .

LISIMOND.

Croyez-moi : un amour si prompt n'est souvent qu'un vain songe, la saillie d'une jeunesse imprudente que désavoue la résexion. Essayez de quitter, pour quelque tems, l'objet dont vous croyez être C. v

SS JULIE,

fi fort épris : le tems vous fera peutêtre connoître que tous vos transports n'étoient qu'un délire aveugle, & non un véritable amour.

DAMIS.

Moi , quitter un instant Julie!...

LISIMOND

Ah! Damis, croyez que je ferois flatté de votre alliance ; mais pourquoi vouloir s'engager dans des nœuds qui pourroient nous devenir functies à tous? Peut-être me reprocheriez-vous un jour de vous avoir accordé ce que vous me demandez aujourd'hui avec tant d'inftance. Je vous aime ; je venx mériter votre estime : peut-être les liens du sang ne ferviroient qu'à nous défunir : peutêtre qu'un jour , abandonné de ma fille...J'y vois un avenir affreux. Les yeux des malheureux n'envifagent que des malheurs : le destin nous sépare; foyez-en rouché, & ne cherchez pas à en démêler la cause. Adien, Monsieur,

COMEDIE.

(9

jene puis vous laisser aucune espérance; ce seroit vous tromper, & j'en suis incapable. (Il fort).

DAMIS.

Monfieur, vous me percez le cœur.

Fin du fecond Acte.



C vi

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, (feul.)

Enfin j'ai un moment; Damis paroît absorbé dans ses réflexions; & il n'aura pas besoin de moi de sirôt. (Clément paroît & l'écoute en filence.)

SCENE II.

DUMONT, CLEMENT.

· DUMONT, (fans voir Clément.)

Songeons un peu à nos affaires, c'està-dire, à nos amours. Il est tems que je finisse avec Julie & que je m'arrange pour notre mariage; j'irois bien chez elle, mais son père a un air sévère & imposant, qui... je ne sçais pas; mais.... je ne l'aime pas, à beaucoup près, autant que sa fille: attendons la ici; elle m'aime avec une ingénuité qui me charme; elle n'est pas sotte; elle a dugoût, &

CLÉMENT.

Parfangué, que dites vous donc là de Julie & de vos amours?

DUMONT.

Ah! ah! tu es bien curieux! comment? Est-ce que tu voudrois être mon confident?

CLEMENT.

Le beau rôle à jouer que le confident de Monsieur Dumont! Monsieur Dumont, voyez-vous, est un homme d'une grande importance, un homme à mystères.

DUMONT.

Je fuis bien aile que tu feutes un peu ce que je vaux.

CLÉMENT.

Eh! le moyen de ne pas sentir ça? ça faute aux yeux. Vous êtes donc bien amoureux de Julie, autant que j'ai pu comprendre?

DUMONT.

C'est elle qui est amourense de moi; & je compte en faire ma femme.

CLÉMENT.

Votre femme! çà në seroit pas mal avifé, au moins; vous allez vîte en befogne.

DUMONT.

Mais tu as un petit air ironique, qui commence à me chiffonner les oreilles.

CLEMENT.

Mais, c'est que vous avez, vous, un certain petit air impertinent qui ne vous fied pas; parce que vous êtes au village, vous croyez n'avoir affaire qu'à des fots; c'est vous qui l'êtes, entendezyous? Monsieur Dumont, croyez-moi,

COMEDIE.

restez ce que vous êtes, tenoncez à tous ces airs qui font pitié.

DUMONT.

Monsieur Clément, vous me paroissez de bon conseil.

(Clément hausse les épaules, & rit en regardant Dumont.)

SCENEIIL

CLEMENT, DAMIS.

DAMIS.

CLÉMENT, je voudrois vous parler.

Eh bien ; qu'est-ce que vous nous voulais?

DAMIS.

Je veux, mon cher Clément, ou plutôt je te prie de me rendre un grand fervice.

CLÉMENT.

Voyons-ça, fi c'eft possible, je

JULIE,

bien vous me revenez affez; vous m'avez l'air d'un gentil cavalier, & j'aimons les honnêtes gens, voyez-vous...

DAMIS.

Oh! je suis honnête, je t'assure; je fuis l'homme du monde le plus amourenx.

CLÉMENT.

Ces deux choses là ne marchent pas toujours ensemble; il y a de grands scélérats en amour, mais je ne pensons pas que vous soyez du nombre; je puis donc vous être utile?

DAMIS.

Tu peux me rendre la vie.

CLEMENT.

Et par quel moyen ... çà?

DAMIS.

Tu connois Listmond; tu lui parles fouvent; on dit même qu'il te consulte & que tu as des droits sur son esprit; il aut, mon cher Clément, lui parler pour moi, & lui conseiller sur-tout d'être favorable à mon amour; j'adore Julie; mes prétentions n'ont rien qui doive effrayer son père; elles sont léguimes; & je mourrois plutôt que de faire rougir, par quelqu'outrage, le front d'un vieillard aussi respectable.

CLÉMENT.

Respectable, c'est bien dit; écoutez donc, Monsieur l'Amoureux! vous me chargez là d'une négociation un peu bien délicate; Lissmond a des bontés pour moi, & c'est pour çà que je devons l'estimer davantage: vous êtes bien jeune pour qu'on croye à toutes vos belles promesses; promesses d'Amans, c'est de la sumée; on n'a pas plutôt le des tourné que ça s'évapore; s'il en étoit de même des vôtres! dame.... si je me mêle de votre amour, n'allais pas me faire déshonneur, & me rendre complice d'une parsidie.

DAMIS.

Non, Clément, non, je suis jeune; eh! qu'importe? Quand le cœur est bon, la jeunesse est l'âge de la vérité.

CLÉMENT.

Mais non pas de la constance.

DAMIS.

Je te proteste que j'aime Julie pour toute ma vie; je veux m'unir à elle; je veux que mon bonheur dépende d'elle & de son Père; & les droits de l'Epoux n'affoibliront jamais les transports de l'Amant.

CLÉMENT.

Voilà une jolie morale pour votre âge. Allons, vous m'attendrissez; il faudra voir; mais, qu'est-ce qu'il vous ditpour ses raisons, ce Père si difficultueux?

DAMIS.

Il dit que l'éclat n'est point fait pour lui ; que ce mariage ne convient pas à

67

fon obscurité; il m'allégue, sur-tour, la distance prétendue des rangs & l'inégalité de nos conditions.

CLEMENT.

Oh! s'il n'y avoir que cela.....

DAMIS.

Comment, que dis-tu?

CLÉMENT.

Je ne dis rien ... stapendant il y a bien queuque chose à dire à tout çà.

DAMIS.

Achève; prends pirié de mon fort, & compte fur une éternelle reconnoiffance.

CLÉMENT.

Ah! palfangué! ne me promettez rien; c'est le moyen de gêler toute ma bonne volonté.

DAMIS.

mon ami, fois mon protecteur.

CLEMENT, (à part.)

Ce jeune homme-là est très-intéresfant. (à Damis.) Tenez, vous m'avez gagné l'ame; &, ce n'est point trahir Lisimond que de vous dire..... ce que je vas vous dire.

DAMIS.

Eh, quoi! je meurs d'imparience; quest-ce que c'est, mon cher Clément? Parle.

CLÉMENT.

L'obstacle qu'il vous oppose n'est pas un véritable obstacle.

DAMIS.

Comment!

CLÉMENT.

Cette prétendue inégalité de rangs, elle n'existe pas; entendais-vous? C'est une sable.

DAMIS.

Se pourroit-il? Serois-je affez heureux?

CLEMENT.

Pour vous trancher le mot, Listmond est homme de condition.

DAMIS.

Qu'entends-je? Se pourroit-il? Oui. Cela doit être: Julie ne peut fortir que d'un fang illustre; la noblesse est peinte dans toute sa personne. Je succombe à ma joie; mais, par quel coup du sort sont-ils ignorés dans ce hameau?

CLÉMENT.

Oh! ce n'est pas le sort qui a fair cela, c'est l'injustice des hommes; cer honnère vieillard a éprouvé toutes sortes de traverses; il vit, ici, d'un petit bien qu'il a conservé. C'est la plus belle ame!

DAMIS.

O mon cher Clément! que m'a-tu appris! Quelle jouissance pure je vais goûter! jusqu'à présent, j'ai joui de mes biens avec une sorte d'indissérence; mais vec quel plaisir je vais en con-

JULIE,

facrer l'usage, en les versant dans le fein de la respectable indigence! Je vais relever la vertu, la noblesse, les graces, tout ce que les humains ont de sacré, tout ce qu'ils ont d'adorable! o bonheur inoui! o mon cher Clément! conçoistu mes transports.

CLEMENT.

Je faifogs plus, je les partage. Oh!
je ne me repens pas d'avoir parlé;
mais ne m'avez - vous pas dir que vous
attendiez la réuffire de queuque chose,
là, qui embarrasse vos biens?

DAMIS.

Tu veux dire mon procès ? Oh je le gagnerai, ma cause est bonne; mais elle me paroît bien meilleure depuis qu'elle devient celle de deux infortunés.

CLEMENT. (apart.)

Le brave jeune homme...çà, Damis, j'entends du bruir, adieu: je vais trouver Lisimond, & laissez-moi faire; je negaterai rien. Gardez-moi le secret, si vous pouvez; sinon, je vous en dispensons.

SCENE IV.

JULIE, AGATHE, DAMIS.

DAMIS.

Que vois-je, Julie! ah, je necrains plus rien; votre père n'a plus de raifon.... vous ferez à moi.... je fuis dans un ravissement....

AGATHE.

Vraiment, Monsieur, vous prenez bien votre tems pour vous réjouir, jamais nous n'avons été si chagrines.

JULIE.

En effet, Monsieur, je ne conçois rien à vos transports : ce que j'ai à vous dire....

DAMIS (avec transport)

J'ai réponse à tout.

Jours.

Apprenez

DANIS.

Apprenez vous-même, que tous les obstacles qu'on mettoit à votre mariage s'applanissent, je sçais ... si vous sçaviez ... vous êtes ... ah, je sçais ce que vous êtes : non, non, vous ne m'échapperez plus : vous serez à moi.

JULIE.

Que sçavez vous, qui suis - je, & d'ou vient cette joie immodérée?

AGATHE.

C'est l'amour qui lui tourne la tête.

JULIE.

Pour moi, Monsieur, je viens vous annoncer que j'ai reçu de mon père l'ordre de ne vous plus voir.

ACATHE

Vous verrez qu'il va nous donner un contre ordre.

DAMIS.

Oui, fans doute; il est impossible que votre votre père se refuse à mes projets. Belle & vertueuse Julie, le mystère de votre naissance est éclairei, vous n'êtes point ce que vous croyez être... La tendresse ingénieuse de votre père vous a caché votre rang pour vous adoucir le chagrin de votre situation présente, mais l'amout est clair-voyant, on ne lui cache rien. Le mien a tout pénétré, oui, tout. Il ne me reste plus qu'à réparer vos malheurs, qu'à faire rougir la fortune, qui a tâché vainement d'humilier la vertn. Vous voyez que de ce moment toutes les difficultés disparoissent.

JULIE.

Que me dites-vous? Est-ce un songe? Quoi, la naissance me rapproche de vous. Ah! Damis, si vous m'abusiez....

AGATHE.

Non, non, ces amans sont charmans! Vous n'avez qu'à l'interroger, je suis sure qu'il sçait mieux notre histoire que nous ne la sçavons nous - mêmes.

D

JULIE.

Mais, quand ce que vous m'apprenez feroit vrai, cela ne changeroit rien aux dispositions de mon père; au contraire, plus il a été élevé, plus il craindroit de reparostre dans un monde qu'il a été obligé de fuir & d'où l'infortune l'a exilé.

DAMIS.

Il y reparoîtra-

AGATHE

Laissez faire Monsieur.

DAMIS.

Il reparoîtra, vous dis-je, dans l'état qui lui convient; mon crédit, mes biens, toutest à vous : j'essuyerai ses larmes, je préviendrai les vôtres, j'enrichirai le monde de deux trésors.

JULIE.

Encore un coup Damis, il ne le voudra point; mon père à pris le goût de la folitude.

DAMIS.

Quoi! vous croyez, belle Julie, que Lisimond voudra vous sacrifier, & vous affocier à une vie pour laquelle vous n'êtes point faite? Sa carrière finit, la vôtre commence. Vous devez à la société un ornement & un modèle. Ne feroit-il pas barbare d'ensevelir tant de charmes dans la nuit de l'indigence, quand il peut vous procurer l'aisance & le bonheur? Ce n'est pas un bienfaireur qu'il trouve , c'est un gendre , c'est un fils bien tendre, dont le premier vœu est de consoler sa vieillesse, & de lui montrer, dans notre union, le spectacle attendriffant de deux heureux ou'il aura fairs?

AGATHE.

Que cela est bien dit!

JULIE.

Je me laisse entraîner au plaisir de vous entendre, & j'oublie trop, peutêtre, ce que j'ai promis à mon père. D ij

76 JULIE.

Mon cher Damis, il fant nous séparer, mais, je ne vous oublierai jamais... adieu le plus aimable & le plus généreux des hommes.

Oh! je vous fuis, je ne vous quitte

JULIE.

Qu'allez-vous faire ?

DAMIS.

Me jeter aux pieds de Lisimond.

SCENE V.

JULIE, AGATHE, DAMIS, DUMONT.

DAMIS.

Mars que me veut Dumont

Dumont, (à part.)

Il a l'air bien échauffé! cela ne dit rien de bon pour mes amours. DAMIS.

DUMONT, (regardant fon Maître fixement.)

Eh bien, Monfieur

DAMIS.

Que tiens-tu là?

DUMONT.

Vous le voyez bien ; c'est une lettre.

DAMIS.

Pour qui ?

DUMONT, (regardant toujours fixement.)

Pour yous.

DAMIS.

Eh! donne donc, Maraud; elle est de Paris; elle m'annonce, sans doute, le jugement de mon affaire : lisons.

DUMONT, (paffant entre Agathe & Julie.)

Qu'est-ce qu'il vous contoit-là? Ne l'écoutez point & soyez-moi fidéles.

DAMIS, (fe détournant.)

Qu'ai-je lu! Ah malheureux! quel

D iij

78 JULIE.

moment le fort choisit pour m'accabler!
(A Dumont.) Va-t-en.

DUMONT.

Quelles nouvelles?

DAMIS, (d'un air impofant.)

Sors.

SCENE VI.

JULIE, DAMIS, AGATHE.

AGATHE (à Julie.)

IL a l'air bien troublé.

JULIE.

Ma chère Agathe, il est prêt à pleurer; je tremble; Damis, qu'avez-vous?

DAMIS.

Julie, ma chère Julie, votre père fera content; la fortune se joint à lui pour vous enlever à mon amour; je me vois presque ruiné par la perte de mon Procès; écoutez ce qu'on m'écrit: « Au » moment où votre Procès alloit être
» jugé, & que tout sembloit vous être
» favorable, votre partie adverse a four» ni un ancien titre, par lequel elle re» clame les trois quarts de la succession
» de votre oncle; le titre a prévalu, &
» vous êtes condamné. » Ç'en est fair,
adorable Julie, je ne veux point troubler votre repos par des plaintes importunes; je vais cacher, loin de vous, ma
douleur, mon infortune & mon amour.

AGATHE.

Que je le plains!

JULIE.

Arrêtez, Damis; mon cœur jusqu'ici n'a eu que des mouvemens contraints; votre malheur me détermine; c'est à présent, sur-tout, que ma reconnoisfance doit éclater: il s'y joint des sentimens plus tendres. Croyez que ce qui vous arrive ne change rien dans mon cœur. Julie n'a jamais été éblouie par votre fortune; & je sens, plus que jamais, à quel point vous m'êtes cher, puisque j'ai le courage de vous l'avouer.

DAMIS.

Belle Julie, quel langage! quelle générofité! quelle ame!...Mais votre Père...

JULIE.

Mon Père n'est point un Tyran; il m'aime; il ne voudra pas me voir malheureuse. Laissez-moi lui parler; le voici, retirez-vous; votre cause sera bien désendue.

AGATHE.

Ne vous chagrinez pas, fur-tout.

SCENE VII.

LISIMOND, JULIE, AGATHE.

LISIMOND.

Ma chère Julie, te voilà bien troublée: le sacrifice que j'ai exigé de toi pèse encore sur ton cœur; mais, crois-

moi, bientôt cette rigueur d'un moment ne te paroîtra plus qu'un bienfait. Tu as parlé à Damis; Clément t'a laissée avec lui ; tu lui autas , sans doute , ôté toute espérance.

JULIE.

Mon Père , je vous ai défobéi.

LISIMOND.

Comment?

JULIE.

Je lui ai dit, que ... je l'aimois, & que je l'aimerois toujours.

LISIMOND. (avec emportement). Ma fille!...

Monsieur, en vérité, elle ne pouvoit guères faire autrement; quand vous fcaurez ...

LISIMOND.

Taifez-vous, Agathe . . Ma fille, Clément vient de m'instruire. Je suis sensible à la générolité de Damis; mais croistu que ses biens puissent payer celui qu'il m'enlève? Aujourd'hui c'est la passion qui parle: la passion ne voit jamais que le moment: le desir une fois sarisfait, l'illusion tombera. Damis ne verra plus en nous qu'une charge éternelle; tu ne seras pour ton Amant qu'un objet de tristesse, de regrets, & comme un obstacle à son bonheur. Et moi, sur le bord de ma tombe, je pleurerai dans le silence ma coupable faciliré qui aura fait ton malheur & le mien.

JULIE.

Mon père, vous me faites frémir!
Non, Damis ne fera jamais couler vos
larmes; jamais, mon père. Je vous dirai plus, l'aveu que je lui ai fait devient
légitime par les circonstances qui me
l'ont arraché.

LISIMOND.

Comment; quelles circonstances?

JULIE

Lorsque son ame, toute entière, vo-

loit à votre secours, lorsqu'il se remplissoit de l'espoir de rétablir votre sortune, & qu'il remercioit le Ciel de lui en avoir donné le pouvoir, il a reçu une lettre qui lui annonce sa ruine presque totale : accablé par ce coup imprévu, il vouloit me quitter. Je n'ai pu le laisser partir dans cet état : j'aurois résissé... même à ses vertus; je n'ai pu le voir malheureux sans un attendrissement, un trouble, une émotion dont je n'ai pas été maîtresse : mon cœur s'es serré; mes pleurs ont coulé malgré moi, & l'aveu m'est échappé.

LISIMOND.

Viens, ma fille, jette-toi dans mes bras; ta foiblesse t'honore à mes yeux; elle part d'une ame généreuse: ce que tu me dis réveille pour Damis (Damis parost) tout l'intérêt qu'il m'avoit déjà inspiré: son infortune va me le rendre facré; ma reconnoissance est ensin à son aise, & il ne se mêlera plus rien de sufpect au plaisir de l'aimer, & de me liet avec lui.

JULIE,

JULIE.

O mon pere, que je voudrois qu'il put vous entendre!

SCENE VIII.

DAMIS, LISIMOND, JULIE,

AGATHE.

Damis (se jettant aux genoux de Listmond.

J'AI tout entendu, ô mon-protecteur? Jen'ai plus recours qu'à vous ; je bénirai mes revers s'ils me procurent votre bienveillance : un ami tel que vous vaut tous les biens de l'univers.

LISIMOND.

O vons ! qui joignez aux charmes de la jeunesse les vertus de l'âge mûr, croyez que je ne suis point ingrat. C'est pour avoir trop aimé les humains, que j'ai été obligé de les fair: vous seriez capable de me reconcilier avec eux. Vous ennoblissez l'usage de vos biens, & vous sçavez en supporter la perte; c'est unir l'humanité au courage. Vous voyez si je vous connois, & si je vous respecte. Mais rien ne peut ébranler ma résolution, d'ensevelir ici le reste de mes jours: ce qu'un honnête homme a promis à son propre cœur, doit être indépendant des circonstances; ainsi, n'espérez point que je vous suive dans un monde auquel j'ai renoncé.

DAMIS.

Vous, me suivre, Monsieur! c'est moi qui veux m'attacher à vous, & habiter les lieux que vous avez choisis pour asyle.

LISIMOND.

Quoi ! vous auriez la force de renoncer aux pretendus plaisirs de votre âge , & de vivre avec nous dans cette honorable médiocrité ... le secret des véritables heureux ?

DAMIS.

Oui, Monsieur, oui; j'ai la force de tout, pourvu que vous m'accordiez Julie: ce n'est point un transport d'un moment; c'est un sentiment qui s'affermira sous vos yeux; c'est l'aveu d'un cœur qui ne respire que pour Julie, &c qui voudroit avoir de plus grands sacrisices à lui faire.

LISIMOND.

Il suffit; écoutez, Damis: à d'autres yeux que les miens la perte de vos biens seroit un titre d'exclusion pour vous! j'ai une manière de penser bien différente; vous êtes malheureux; je n'ai plus rien à vous objecter je vous donne ma fille.

JULIE (se jettant à son col). Ah, mon père!

(Damis & Agathe se jettent aussi au col de Listmond).

DAMIS.

Julie!...la voix me manque; lifez dans mes yeux l'expression de ma joie.

AGATHE.

Je vous l'avois bien dir que Monsieur Lisimond étoit un bon père.

LISIMOND.

Mes enfans, mes chers enfans, je n'ai plus que quelques jours à vivre; passons les ensemble ; la folitude n'a rien d'effrayant pour les cœurs vertueux: elle nourrit la fensibilité; elle facilite l'exercice des devoirs, & sçait les changer en plaisirs. Aimez-vous, aimezmoi. Que ce double sentiment vous tien- ne lieu de ces bruyantes dissipations où l'ame s'endurcit, & que je ne pourrois partager. On peut être heureux au Village; on peut l'être par-tout où il y a du bien à faire. Quand vous m'aurez fermé les yeux, si le desir de revoir le monde s'empare de vous, ne vous y livrez jamais affez pour altérer une union

38 JULIE,

dont rien ne vous dédommageroit. Allons, mes enfans, je ne veux point différer votre félicité, la mienne en dépend; je suis dans un âge où l'on n'a plus de momens à perdre.

Fin du Troisseme & dernier Acte.